L'ambivalence de l'imaginaire du souterrain urbain

Claire Revol, Jean-Jacques Wunenburger, Faezeh Mohebi

▶ **To cite this version:**

Claire Revol, Jean-Jacques Wunenburger, Faezeh Mohebi. L'ambivalence de l'imaginaire du souterrain urbain : comment compenser une expérience angoissante ?. Géographie et cultures, 2019, Les dessous de l'espace, 107, pp.91-104. 10.4000/gc.9055 . halshs-02010463

HAL Id: halshs-02010463
https://shs.hal.science/halshs-02010463

Submitted on 7 Feb 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

L'AMBIVALENCE DE L'IMAGINAIRE DU SOUTERRAIN URBAIN

COMMENT COMPENSER UNE EXPÉRIENCE ANGOISSANTE ? [1]

The ambivalence of the imaginaire of the urban underground: how to compensate a scary experience?

Claire REVOL
Laboratoire Pacte
claire.revol@univ-grenoble-alpes.fr

Jean-Jacques WUNENBURGER
Institut de Recherches Philosophiques de Lyon
jean-jacques.wunenburger@wanadoo.fr

Faezeh MOHEBI
Institut de Recherches Philosophiques de Lyon
faezeh.mohebi@gmail.com

Résumé : Les espaces souterrains suscitent des angoisses et des peurs qui sont liées à un imaginaire largement défavorable. Notre contribution vise à esquisser les grands points cardinaux de l'imaginaire de la profondeur souterraine en s'appuyant sur l'anthropologie française de l'imaginaire (Gaston Bachelard, Gilbert Durand). Celle-ci établit que l'imaginaire nourrit une relation émotionnelle et affective à l'espace, qui est structurante de l'expérience d'un monde. Les qualités de l'espace souterrain prennent dans l'imaginaire un caractère ambivalent. À partir d'une bibliographie littéraire des grands récits qui condensent les différentes composantes de l'imaginaire du souterrain en des ensembles d'images cohérents, nous établissons cinq points cardinaux de l'imaginaire du souterrain qui en forment les topiques. La première, la profondeur, est la plus prégnante et a donné lieu à de nombreux récits, notamment ceux consacrés aux enfers, dont l'imaginaire reste omniprésent aujourd'hui. Les autres qualités sont la clôture de l'espace, l'absence de repères, l'espace en creux, et l'espace dessous par rapport à un dessus. L'imaginaire du souterrain largement marqué par l'angoisse laisse aussi place au repos le plus profond, à la quête initiatique et l'envie de se dépasser, au plaisir de l'exploration et à la subversion créatrice. Cette ambivalence qui fait la richesse de notre expérience nous permet de nourrir des pistes pour l'aménagement des espaces souterrains urbains actuels. Celles-ci visent à ce que les espaces souterrains puissent être intégrés dans l'expérience d'un monde.

[1] Cet article est issu du travail de l'Institut de Recherches Philosophiques de Lyon réalisé dans le cadre du Programme National Ville 10D. Il a été réalisé avec les contributions de Guillaume Bécart, Luc Gantzer, Corentin Guéguen, Mouaz Saadaoui (Master Philosophie générale, Université Lyon 3, 2014) présentées lors de la journée d'étude « Les dessous de la ville », le 21 mars 2014.

Mots-clés : imaginaire, ambivalence, affects, angoisse, profondeur, clôture, labyrinthe, souterrain

Abstract: *Underground spaces raise anxieties and fears that are linked to a highly unfavorable imagination. Our contribution aims to establish the major cardinals points of the imaginary of the deep-underground based on the French anthropology of the imaginaire (Gaston Bachelard, Gilbert Durand). It states that the imagination nurtures a human emotional and affective relationship with space which structures the experience of a world. In the imagination, the qualities of underground spaces take on an ambivalent character. From a literary bibliography of the great stories that condense the various components of the imaginary underground into coherent sets of images, we identify five topical cardinal points of the imaginary of the underground. Firstly, depth is the most pregnant and has given rise to many stories, especially those devoted to the underworld, whose imagination still remains widespread today. Other features are the closure of space; the absence of landmarks; hollow space and the space below with respect to the space above. The imaginaire of the underground largely marked by anxiety also leaves room for other themes such as deep rest, the initiation quest, the desire to excel, fun exploration and creative subversion. The ambivalence of these qualities contributes to the richness of our experience and allows us to nurture leads towards the development of existing urban underground spaces combined in diverse strategies. The aim is to integrate underground spaces into the experience of a world.*

Keywords: *imaginaire, ambivalence, affects, anxiety, depth, closure, labyrinth, underneath*

Le début de ce siècle semble voir se généraliser la progression de l'urbanisation dans sa dimension verticale, en hauteur mais aussi en profondeur. Cette progression de l'urbanisation souterraine ne peut seulement s'envisager comme l'utilisation d'une réserve foncière inexploitée ou d'une nouvelle frontière à conquérir par les moyens techniques appropriés. L'urbanisation souterraine ne constitue pas seulement le prolongement horizontal de l'urbanisation du XX^{e} siècle conçue comme une extension spatiale. En effet, les espaces souterrains suscitent des angoisses et des peurs qui sont liées à un imaginaire largement défavorable. Le perfectionnement des connaissances et des techniques d'ingénierie qui permettent d'assurer la sécurité de ces lieux et de créer les conditionnements sensoriels de ces espaces pour les rendre familiers, et pourraient les rendre acceptables et fréquentables n'endiguent pas cet imaginaire défavorable. Quelle place les souterrains peuvent-ils prendre dans les espaces urbains contemporains ? Comment bâtir la ville souterraine et comment l'habiter ?

Pour répondre à ces questions, toutes les données anthropologiques, psychologiques, psycho-sociologiques qui appartiennent à l'anthropologie de

l'habitat doivent être examinées. L'appropriation du sous-sol ne saurait être mise en œuvre sans intégrer une diversité de productions cognitives symboliques. Nous nous appuierons sur ce que l'école française, rattachée aux disciplines de l'anthropologie et de la psychologie, notamment des œuvres de Gaston Bachelard et Gilbert Durand, a tenté de mobiliser et de rendre opératif sous le terme d'« imaginaire » individuel et collectif. Dans cette perspective l'imaginaire nourrit une relation émotionnelle et affective à l'espace, qui est structurante de l'expérience d'un monde. Cet ensemble façonne notre relation à ces espaces, qui se décline différemment suivant les individus. En cela, la peur n'est pas seulement une pathologie qu'il faut éliminer par un reconditionnement, qu'il passe par des savoirs ou des perceptions. L'imaginaire est structurant de notre relation au monde et lui donne sens.

Nous clarifierons cette méthodologie de travail sur l'imaginaire dans une première partie en montrant que cet imaginaire est ambivalent. Le positif coexiste avec le négatif et s'y mélange, ce qui fait peur peut aussi fasciner ou se révéler sous un autre jour. Bachelard a développé des études sur l'imaginaire des matières qui offrent des ressources pour penser la question de l'imaginaire des souterrains mais qui doivent être complétées, ce qui est l'objet de la seconde partie. Puis nous cherchons à déterminer les points cardinaux de l'imaginaire des souterrains urbains dans une troisième partie. À partir d'une première bibliographie d'œuvres littéraires qui ne se veut pas strictement « représentative » mais pertinente pour aborder les enjeux de l'expérience du souterrain contemporain, nous avons repéré les qualités fondamentales des espaces souterrains urbains : la profondeur, la clôture, l'absence de repères, l'espace creusé, et l'espace caché et dessous. Ces qualités sont investies dans le façonnement de notre relation au monde qui a besoin de différentiations et de pôles pour se structurer. Face à ces constats anthropologiques, il est difficile de recommander une stratégie unique agissant comme un remède miracle pour apprivoiser les peurs ; il conviendra d'opter pour des logiques multiples, croisées et fines, pour compenser et corriger les effets pervers dans une stratégie globale de reconquête des espaces souterrains.

QUELQUES REPÈRES MÉTHODOLOGIQUES DANS L'ÉTUDE DES IMAGINAIRES

Il nous faut d'abord définir ce que nous entendons par « imaginaire » (Wunenburger, 2014, 2016) et le distinguer du terme de « représentation » qui est plus couramment utilisé dans les sciences humaines pour l'étude des espaces et des temps habités et vécus. Il s'agit ainsi de faire état des décisions épistémologiques et méthodologiques que nous effectuons pour explorer l'imaginaire des souterrains urbains.

Le terme de « représentation » est l'un des plus anciens termes philosophiques pour désigner la reproduction des objets du réel à travers des opérations cognitives. L'expérience sensorielle, par la rencontre du psychisme avec les données extérieures du monde, fournit des représentations. Celles-ci peuvent être remplacées par des signes. La symbolisation consiste ainsi en la production par le psychisme d'un substitut des données sensibles dont le langage est fondamentalement porteur, mais aussi des équivalents visuels, soit simplement mentaux, soit externalisés sous la forme d'images. La représentation est caractéristique de la « fonction symbolique » de l'espèce humaine qui l'émancipe de la simple perception des choses. On a donc pu instituer une science des représentations, c'est-à-dire de la production de signes de substitution au monde, dont le concept générique s'appelle la sémiotique, science générale des signes, de leurs propriétés et de leurs fonctions. Celle-ci se fonde sur l'hypothèse d'une certaine autonomie possible des systèmes de signes, en tant qu'ils peuvent permettre des opérations cognitives, notamment le raisonnement, le jugement, etc. Les représentations issues de la fonction symbolique, comme la verbalisation ou la conceptualisation, permettent d'enrichir la réalité en donnant naissance à une intelligence du monde.

Le terme d'« imaginaire » n'est pas totalement commensurable à la notion de « représentation », en particulier dans la langue française. L'« imaginaire » est un terme polysémique qui peut être utilisé comme adjectif, mais aussi comme substantif. Il est souvent associé à une terminologie en rapport avec l'irréel, le fictionnel, le fictif, etc. Depuis le milieu du XX^{e} siècle, il a acquis un certain nombre de valeurs et de connotations plus subtiles et plus complexes dans ce que nous appelons l'école française des études sur l'imaginaire (Gaston Bachelard, Gilbert Durand). L'œuvre de Gaston Bachelard a été la matrice et le moteur de l'autonomisation du substantif d'« imaginaire » dans le champ de la poétique (Wunenburger, 2012). L'imaginaire se distingue de la notion générale de représentation pour deux grandes raisons. La première tient dans le rapport entre l'imaginaire et la relation émotionnelle et affective du sujet par rapport au monde qui n'est pas présent dans la représentation. En effet, la représentation a affaire au signe et a donc tendance à jouer sur la logique interne des systèmes de signes et à sous-évaluer, voire à ignorer, toute la trajectoire génétique des images et ce qui est de l'ordre du pré-linguistique. De ce fait, la représentation tend en général à une certaine identité, à une certaine univocité, qui est la garante d'une entente immédiate entre interlocuteurs dans un monde de rationalité. Alors que la représentation tend à être coupée du sous-sol anthropologique, l'imaginaire se trouve enrichi par l'expérience de verbalisation, avec sa charge ou sa surcharge d'expérience émotionnelle et affective comme le rappelle par ailleurs la psychanalyse qui cherche encore en amont l'émergence des images dans l'inconscient.

L'imaginaire est donc enraciné dans une expérience du monde, sensorielle, émotionnelle, affective, qui rend compte de l'ambivalence de la signification des images. Dans l'imaginaire, les images sont porteuses de polarités contraires, en particulier de ces deux grandes polarités qui structurent l'expérience anthropologique du monde, c'est-à-dire le plaisir et le déplaisir, la joie et la crainte, etc. L'imaginaire est porteur de bipolarités, qui contiennent autant de relations que d'oppositions. L'imaginaire cherche donc à retenir dans sa compréhension et surtout dans sa performativité, la capacité de produire des actions et des réactions, à intégrer les dimensions d'expériences corporelles du locuteur ou de celui qui produit de l'image. Le terme « imaginaire » n'est pas une représentation appauvrie parce qu'illusoire. Au contraire, utiliser le terme d'« imaginaire » engage un certain nombre de décisions épistémologiques concernant l'insuffisance de la représentation pour rendre compte de notre relation à l'espace et à la matière. Un imaginaire est toujours le résultat d'une présence interactive du sujet producteur d'images dans un monde. D'où l'importance par exemple de cette expérience du corps qu'est la marche, que l'urbanisme, l'architecture et la géographie découvrent dans sa dimension de productivité cognitive. La marche du corps engendre un imaginaire qui n'est pas une simple représentation objective – de survol de l'espace et des matières – mais un véritable engagement du corps propre dans le dehors. Cette expérience alimente l'imaginaire, à travers lequel le sujet, qui ne se distingue plus de l'objet, est impliqué dans la production de la représentation du monde.

Une seconde distinction entre l'imaginaire et la représentation tient à la dimension symbolique de l'imaginaire. Le terme de « symbolique » ne désigne pas ici la production de signes typique de la fonction de représentation de la conscience. Il est entendu dans son sens plus littéraire qu'il a acquis avec le romantisme, lié à la tradition de l'herméneutique poétique et religieuse. Il désigne en général tout signe qui, échappant à l'univocité, reste fondamentalement équivoque et produit même de l'équivocité. Un signe devient symbolique lorsqu'il n'a pas simplement un sens propre, mais un sens figuré, et qu'il n'est pas conduit vers un sens premier, mais qu'il ouvre une série de sens seconds, parfois à l'infini. Le signe symbolique est une source d'analogies, de métaphorisations et de connotations, c'est-à-dire l'ouverture de sens seconds, qui est propre à la poésie. Le terme de poétique au-delà du genre littéraire, désigne cette capacité d'enrichir la perception et la représentation des choses par toute une série d'échos, de prolongements, qui nous ramènent vers d'autres significations des choses matérielles, qui peuvent être des valeurs psychologiques, des valeurs morales ou des valeurs métaphysiques. C'est au prisme de l'imaginaire que nous allons aborder les espaces souterrains pour voir comment ils s'intègrent dans une relation poétique au monde que nous forgeons dans l'habiter.

Cette enquête repose sur une méthodologie spécifique. En effet, l'imaginaire ouvre sur un ensemble cohérent d'images qui ne sont pas simplement occasionnelles, résultat de telle ou telle expérience contextuelle et momentanée. En tant qu'ils participent à des imaginaires individuels, sociaux ou culturels, ces ensembles d'images forment des totalités. On peut ainsi parler de l'imaginaire d'un artiste, de l'imaginaire d'une époque, de l'imaginaire d'une culture. Toutes ces images poétiques produites par l'imagination forment ce qu'on peut appeler un système symbolique qui contient une certaine logique pour interpréter le monde. Donc l'imaginaire est un véritable langage doté à la fois d'une sémantique, c'est-à-dire d'un ensemble de significations propres à des éléments, et d'une syntaxe, c'est-à-dire d'une manière de mettre en relation ces éléments les uns avec les autres.

Pour résumer, l'imaginaire désigne un ensemble d'images langagières et visuelles traitées au niveau des éléments constitutifs ou insérées dans des récits ou des tableaux, qui permettent une relation au monde différente des représentations formées à l'articulation de perception et de la conceptualisation. L'imaginaire entraîne de plus une adhésion du sujet à travers la rêverie poétique ou les croyances du fait de la forte prégnance des images sur le sujet. L'imaginaire se trouve donc doté d'une fonction performative dans la mesure où les contenus imaginaires enclenchent des comportements : action, rythme, incarnation et externalisation des contenus. De plus, l'imaginaire d'un individu ou d'un groupe ne peut se ramener à un substrat disparate d'images, mais se forme et se développe généralement selon une dynamique et une cohérence propres, qui permettent de typifier un imaginaire (Wunenburger, 2013). C'est à l'aune de la pensée de Gaston Bachelard, qui a développé une telle philosophie de l'imaginaire de l'espace et des matières, que nous allons d'abord explorer l'imaginaire des espaces souterrains.

L'IMAGINAIRE DU SOUTERRAIN DANS LA PENSÉE DE GASTON BACHELARD : RESSOURCES ET PROBLÈMES

Le thème du souterrain est abondant dans les mythes, les légendes, l'histoire des religions et est doté d'une forte charge symbolique. Gaston Bachelard (1884-1962) cherche à analyser le sens des rêveries littéraires et naturelles des matières (feu, eau, air, terre), afin de mettre en évidence leurs valeurs inconscientes. L'imaginaire du souterrain est abordé dans l'ouvrage *La Terre et les rêveries du repos : essai sur les Images de l'intimité* (1948) qui s'intéresse plus particulièrement à l'expérience intime de la Terre, et aux images associées, celles de la grotte, du labyrinthe et du ventre qui connotent de l'intimité, du dedans, du repos protégé et tranquille. Le souterrain est d'abord un abri naturel qui a une fonction de refuge, il offre une assurance contre ce qui vient de l'extérieur. La grotte est un espace où l'imagination pourrait emménager, le lieu « où l'on se résigne à vivre » (Bachelard, 2010,

p. 215). Les images du souterrain sont archétypales, ce sont des images premières qui correspondent aux expériences intimes archaïques, chargées d'affectivité, qui leur confèrent une puissance onirique. Bien avant que la maison ne devienne la métaphore principale de l'habiter dans *La Poétique de l'espace* (1957), l'habitation est étudiée par Bachelard dans *La Terre est les rêveries du repos* au même titre qu'une matière terrestre comme la grotte et le labyrinthe. Si la volonté d'habiter se condense dans le souterrain, c'est parce que celui-ci se présente comme un archétype de l'habiter.

Toutes les images du monde souterrain s'articulent autour de l'image de l'habitation, qui forme le noyau central de l'imagination poétique de l'espace. Selon Bachelard, notre relation à l'espace ne se limite pas aux représentations conceptuelles géométriques, elle est une modalité de notre rapport au monde. Dans *La Poétique de l'espace* (1957), le philosophe propose de faire une topoanalyse, c'est-à-dire une étude « psychologique systématique des sites de notre vie intime » (Bachelard, 2012, p. 17). Ainsi l'espace régi par l'imagination possède une valeur d'intimité ; il est un espace vécu. Étudiant « l'image poétique des espaces heureux » (Bachelard, 2012, p. 17), des espaces « louangés » (*ibidem*), à savoir celles de la maison avec sa cave et son grenier, et du nid et de la coquille comme des coins secrets où l'on se blottit, Bachelard précise que ces espaces ont la valeur de la protection et du refuge et se présentent comme un archétype de l'habiter. L'approche bachelardienne de l'espace nous mène vers une topophilie qui s'appuie sur notre expérience intime des lieux et vise à « déterminer la valeur humaine des espaces de possession, des espaces défendus contre les forces adverses, des espaces aimés » (Bachelard, 2012, p. 17). L'habiter est une expérience de « se réfugier » et d'être abrité. Cependant les images du monde souterrain ne nous enferment pas dans une seule affectivité : elles sont ambivalentes. Elles relèvent d'un côté d'une imagination du repos et engendrent des rêveries du refuge, et d'un autre côté, elles font émerger une imagination de l'angoisse, de l'effroi et de la mort. Les images du monde des profondeurs s'accordent avec l'ambivalence du psychisme : la vie/la mort, le repos/le mouvement, la sécurité/l'angoisse, etc. Toutes les images de la maison, du ventre, de la grotte, convergent vers celle de la caverne, cavité parfaite qui contient « la plus foncière des ambivalences : celle de la vie et de la mort » (Bachelard, 2012, p. 230). Bachelard souligne que « la grotte permet de retrouver l'onirisme de l'œuf, tout l'onirisme du sommeil tranquille des chrysalides » (Bachelard, 2010, p. 227). En fait, le souterrain comme abri naturel est à la fois le berceau et le tombeau.

Cependant, le processus d'urbanisation amène des transformations anthropologiques importantes qui impliquent des transformations du rapport émotionnel et affectif de l'homme aux espaces dans son expérience quotidienne, et donc de la poétique de l'espace. Le souterrain urbain est avant tout un espace artificialisé, qui provient de conquêtes techniques (creusement des

mines, percement des tunnels). Si Bachelard s'appuie sur un corpus poétique large, nous devons aussi intégrer d'autres sources qui proviennent des récits fondateurs de l'exploration scientifique et technique des souterrains. Dans des métropoles qui cherchent à accroître leur intensité urbaine et dont il faut maîtriser l'étalement, les espaces souterrains apparaissent comme une nouvelle frontière, un espace des possibles à valoriser. L'idée d'un habiter qui intégrerait la dimension souterraine, bien au-delà de la seule question de logements, se heurte toutefois à leur imaginaire largement marqué par l'angoisse et par la peur. Peut-on apprivoiser les craintes pour inscrire le souterrain dans la ville ou l'espace souterrain est-il condamné à être neutralisé pour être praticable ? À la faveur de l'aménagement souterrain, la ville peut-elle retrouver le sol que l'artificialisation progressive lui a fait perdre, ou le sous-sol ne deviendra-t-il qu'une nouvelle strate de la ville ? Les ambivalences propres à un espace vécu et habité peuvent-elles être retrouvées dans le souterrain urbain ?

EXPLORATION DE L'AMBIVALENCE DE L'IMAGINAIRE DES SOUTERRAINS URBAINS

L'imaginaire de l'espace souterrain s'articule en différentes composantes. Celles-ci s'appuient sur des caractères sensibles et perçus, en faisant appel à la dimension vécue et narrée de l'espace, qui sont exploités dans la littérature et se stabilisent par les récits, de manière à nourrir notre expérience des souterrains. Il faut décliner ces différentes composantes de l'espace souterrain, qui ont chacune leur ambivalence, et qui permettent de mettre en rapport l'expérience du souterrain avec d'autres types d'expériences (avion, navette aérospatiale, labyrinthe, prison…). Ces dimensions se superposent à la question symbolique de la profondeur « terrifiante » (monstres, enfers, mort) qui reste la plus prégnante et qui a sous-tendu l'exploitation des espaces souterrains dans les rites et les cérémonies sacrées : grottes, catacombes, espaces sacrés souterrains, mythologies des Enfers dans les traditions antiques, symbolique des lieux souterrains dans les religions, mythes et rites liés aux demeures souterraines et la sacralité des lieux obscurs (par exemple les pyramides d'Égypte). Dans la littérature, nous privilégions donc les œuvres historiquement séminales qui à la fois ont permis l'émergence des récits modernes et contemporains et qui sont représentatives des univers culturels occidentaux auxquels nous nous sommes provisoirement limités. Une étude plus complète aurait intégré des récits dans d'autres langues (notamment en langue anglaise).

C'est dans les récits infernaux de la littérature antique et chrétienne que nous trouvons les sources des valeurs symboliques des souterrains dans la culture occidentale, notamment les récits fondateurs de l'imaginaire des Enfers, qui proviennent à la fois de la culture gréco-latine et de la culture chrétienne.

Nos analyses portent sur divers Chants de l'*Iliade* et de l'*Odyssée* d'Homère (Homère, 2002), la *Théogonie* d'Hésiode (Hésiode, 1951) les *Ennéades* de Virgile (Virgile, 2002), et la *Divine Comédie* de Dante (Dante 1965). Pour l'époque moderne, deux œuvres majeures en langue française abordent d'une part l'exploration scientifique et technique des mondes souterrains, avec *Le Voyage au Centre de la Terre* de Jules Verne (Verne, 2005), et d'autre part l'aspect politique et social des configurations socio-spatiales avec *Les Misérables* de Victor Hugo (Hugo, 1985). Nous avons ainsi repéré cinq composantes essentielles de l'imaginaire du souterrain : la profondeur, l'enfermement dans un espace clos, l'absence de repères et l'espace labyrinthique, l'espace creux, et enfin l'espace du dessous par rapport au dessus. L'ensemble de ces dimensions de l'imaginaire du souterrain doivent être interrogées pour comprendre comment il peut façonner l'habiter des espaces souterrains contemporains.

La profondeur est la qualité essentielle de l'imaginaire du souterrain et la plus archétypale : le souterrain est d'abord le lieu d'une descente, plus ou moins en profondeur. L'imaginaire de la profondeur semble soumis à une règle : plus le souterrain est profond, plus il est dangereux. Dans l'Antiquité, les Enfers ne sont pas envisagés comme le lieu du mal et de la juste rétribution des fautes, comme ils pourront l'être dans la théologie chrétienne qui les oppose au ciel. Les Enfers sont toutefois marqués par l'angoisse : Homère les décrit comme des « demeures terribles, vastes, qui font frissonner les dieux mêmes » (Homère, *Iliade*, XX, 61) et la description des Enfers dans l'*Iliade* et l'*Odyssée* est généralement associée à des éléments hostiles comme la brume, l'absence de lumière et à l'humidité. Tous les héros appelés aux enfers traversent cependant l'épreuve de la descente et de la remontée. Du côté de la narration, les Enfers sont donc les vecteurs aussi d'une valeur positive, celle du dépassement de soi. L'épreuve individuelle des Enfers est donc ambivalente puisqu'elle fait coïncider le danger et la possibilité de le surmonter, l'horreur et le raffinement, la répulsion et l'attraction, la peur et la bravoure, etc.

L'idée de profondeur semble toutefois bien référer à l'expiation des fautes : en effet, la strate des Enfers la plus profonde, le Tartare, est le lieu de tous les supplices où sont rassemblés tous les criminels ; il est le lieu dont on ne revient pas et où les Titans eux-mêmes sont enfermés. Dans la *Théogonie*, Hésiode décrit cette profondeur immense du Tartare : « aussi loin désormais au-dessous de la terre que le ciel l'est au-dessus : une enclume d'airain tomberait du ciel durant neuf jours et neuf nuits, avant d'atteindre le dixième jour à la terre ; et, de même, une enclume d'airain tomberait de la terre durant neuf jours et neuf nuits, avant d'atteindre le dixième jour à la terre » (Hésiode, 1951, vers 618-819). On peut donc penser que le rêve grec du sous-sol a une telle prégnance dans l'âme humaine qu'il se perpétuera d'une certaine manière jusqu'à l'émergence du christianisme. En fixant le mythe

du Tartare, Hésiode engage une vision hostile, effrayante et néfaste des profondeurs terrestres lointaines. De même dans la théologie chrétienne l'enfer sera lui-même découpé en une couche supérieure, le purgatoire, et une couche inférieure où réside Satan. L'épreuve des Enfers confronte l'être humain à ses angoisses existentielles, il devient une épreuve mentale et spirituelle plutôt qu'une épreuve physique. La descente est la condition d'une remontée vers une réalité plus essentielle. Aujourd'hui, dans une société qui a tendance à ne plus vouloir voir la mort, l'espace souterrain tend à ne plus être inséré dans un récit de l'existence. Il rejaillit dans le fantasme des zombies, des « morts-vivants » qui peuplent les espaces souterrains dans les productions filmiques et les jeux vidéo contemporains. Reconnaître à nouveau la qualité de la profondeur reviendrait à la réinsérer dans un récit contemporain et redonner sens à l'anabase puis à la catabase. Toutefois, il manque à cette qualification de la profondeur des composantes de l'imaginaire plus tardives et même modernes. Car l'espace souterrain est aussi lié pour nous à la question de notre civilisation technicienne qui permet de repousser les limites de la profondeur (tunnels, civilisation de la mine, l'expérience de la vie minière, de l'exploitation des ressources souterraines par forages) et de la guerre (architecture des bunkers, des abris anti-atomique en prévision d'une catastrophe nucléaire). Avec la période moderne s'ajoutent de nouvelles dimensions qui vont avec la désacralisation du monde souterrain. Ces composantes de l'imaginaire du souterrain peuvent être aussi présentes dans d'autres espaces dont elles partagent l'imaginaire (avion, navette aérospatiale, labyrinthe, prison, supermarché…).

La deuxième composante de l'imaginaire des souterrains est celle de la peur et de l'angoisse liées à l'enfermement. Si Bachelard envisageait le souterrain comme le lieu du repos, la peur et l'effroi apparaissent quand il devient un endroit d'où l'on ne peut sortir. La protection offerte par les abris en sous-sol peut alors se transformer en piège. C'est dans cette perspective qu'il distingue les « grottes d'effroi » des « grottes d'émerveillement » (Bachelard, 2010, p. 223-225). Dans les récits des Enfers antiques, les portes étaient fermées de manière plus ou moins étanche. Mais la strate la plus terrible, le Tartare, était celle dont on ne peut s'échapper, et dont les portes enferment les Titans dans la *Théogonie* d'Hésiode.

Cette peur de l'enfermement dans le souterrain est d'autant plus vive que celui-ci prend souvent des formes labyrinthiques, où l'on peut facilement se perdre, qui constitue la troisième composante de son imaginaire. Ce ne sont plus les portes qui empêchent d'en sortir mais l'absence de repères et de cartes. Selon Bachelard, le labyrinthe est le lieu d'une expérience d'angoisse primitive et archaïque : « Le labyrinthe est un cachot allongé et le couloir des rêves est un rêveur qui se glisse » (Bachelard, 2010, p. 250). Se perdre et être emprisonné dans les chemins labyrinthiques réunit « l'angoisse d'un passé de souffrance et l'anxiété d'un avenir de malheurs » (Bachelard, 2010,

p. 239). Mais le souterrain est un labyrinthe d'un type particulier, dont les caractères paysagers, s'ils sont défavorables à l'orientation (la possibilité de l'absence de lumière, l'absence de repères climatiques et visuels, le bouleversement des repères sensoriels, la perte de l'écoulement du temps), nécessitent de recourir à d'autres ressources pour s'orienter. Le récit de Jules Verne, *Voyage au centre de la Terre* (1864), met en évidence l'importance du sens de l'ouïe dans le guidage en souterrain. En effet le protagoniste Axel se retrouve seul dans le labyrinthe souterrain, sa lampe se casse, et il se voit ainsi privé du sens de la vue, si utile pour se repérer, et se met à errer sans pouvoir se référer à ses notions connues d'espace et de temps. Mais Axel apprend aussi à dépasser ses peurs et à s'orienter avec son ouïe qui devient le sens le plus utile dans le souterrain, et lui permet de retrouver son chemin. *Voyage au centre de la Terre* permet également de confronter la peur de l'enfermement et de la perte de repère à une valeur plus positive : celle du désir d'explorer une contrée largement inexplorée. Ce désir se retrouve dans les pratiques actuelles des cataphiles qui bravent les peurs pour les plaisirs de la découverte de mondes autres. L'imaginaire de l'exploration des souterrains est alors proche de celui de l'alpinisme, des récits de voyage, et de toutes les recherches d'espaces autres dans la ville (pratique de l'escalade des bâtiments et des toits, etc.). Il peut être l'occasion d'une délivrance des repères de temps et d'espace habituels.

Une quatrième dimension peut être constituée par l'ambivalence du creux dans le souterrain, entre le vide et le plein. Là encore, l'angoisse de manquer d'air, d'étouffer ou de trouver un air vicié est présente dans l'imaginaire des tunnels, des galeries, des travaux (par exemple les mines avec le dangereux grisou). Mais en même temps, cet espace peut aussi être un monde en creux avec son atmosphère, un monde « plein » avec des caractères cosmiques ; nous rejoignons ainsi les images bachelardiennes de l'œuf.

Enfin, le souterrain est marqué par la séparation entre le dessus et le dessous qui peut être un espace de relégation ou de subversion créatrice. L'espace souterrain urbain accueille les fonctions que l'on veut évacuer de la surface : égouts, poubelles, activités bruyantes comme les transports… L'aménagement du sous-sol des villes modernes est traité dans l'époque moderne comme une question d'ingénierie, car on a enterré ce qui n'était pas « noble » pour le dissimuler de la surface visible. Cela ajoute à la charge symbolique terrifiante un tropisme négatif entre le haut et le bas. La ville moderne naît de notre civilisation technicienne qui extrait toutes les ressources nécessaires de la terre, en particulier l'énergie dont elle est fortement dépendante (du charbon au pétrole en passant par tous les métaux dont nos machines ont besoin), et qui utilise le sous-sol pour se débarrasser des rebuts de ses produits les plus dangereux (en particulier les déchets nucléaires). À l'inverse les fonctions sociales les plus valorisées se nichent au sommet des tours. Cela révèle la hiérarchie qui est sous-jacente au rapport entre le dessus

et le dessous, qui ne sont pas des qualités absolues mais relatives, en ce qu'elles se comprennent toujours dans leurs rapports. Ce qui est en dessous est en effet souvent dévalorisé, il est un signe de la relégation sociale. Mais ce qui est en dessous peut aussi abriter la subversion et l'activité de régénération la plus précieuse pour une société : c'est ce que tend à montrer Victor Hugo dans *Les Misérables* (1862) – cette bipartition est également reprise dans le film de Fritz Lang *Métropolis* (1927).

La lecture des chapitres des *Misérables* consacrés à l'égout parisien suffit à appréhender la puissance allégorique que Hugo prête au souterrain. L'égout, c'est le lieu où l'ordre qui vaut à la surface se défait, où les vices des puissants se retrouvent confrontés à ceux des misérables et apparaissent dans toute leur laideur, débarrassés des faux-semblants dont les recouvre l'organisation sociale. Le sous-sol, de ce point de vue, apparaît comme le refouloir de la société, la mauvaise conscience où l'on enterre le mal, mais cet enfouissement du vice se fait au prix de la vérité. L'auteur supplée alors ce reflux de l'immondice, et prouve que le secret de l'égout n'est pas inviolable en exposant au regard de la société les vérités déplaisantes qu'elle pensait y dissimuler. Lieu d'où la vérité émerge par l'épreuve de la désorganisation, le souterrain n'est pas pour autant tout à fait indéterminé. La description de l'égout renvoie à un autre chapitre, intitulé « les mines et les mineurs », dans lequel l'imaginaire souterrain est employé à rendre compte des mécanismes invisibles qui déterminent la réalité sociale. Le souterrain d'une société recèle tout ce qu'elle refuse de voir et qui, pourtant, exprime sa vérité la plus essentielle, au point d'en déterminer les évolutions futures.

On retrouve en effet le thème d'un débordement souterrain bénéfique à la surface dans les longs passages que Hugo consacre aux insurrections populaires ; ce n'est plus le vice, cette fois, qui reflue sur la société, mais une force créatrice qui la déborde, celle du peuple, assimilé à la terre, au sol sur lequel repose la nation. Le sous-sol de la société n'est donc pas assimilable seulement à l'égout où l'on refoule le crime, il est également le magma de la justice sociale prêt à venir fertiliser la surface, la source d'où l'on peut « faire jaillir les eaux vives de la félicité humaine » (Hugo, 1985, p. 664). Dans les deux cas, qu'il recèle l'immonde ou le sublime, le souterrain doit être l'objet d'étude privilégié du « philosophe social ». Le rapport entre le dessus et le dessous est donc essentiel pour comprendre la dimension verticale et stratifiée de l'urbanité contemporaine.

INTÉGRER LE SOUTERRAIN DANS L'EXPÉRIENCE D'UN MONDE URBAIN

Les ambiguïtés des cinq principales qualités de l'imaginaire du souterrain que nous avons dégagées, loin de donner lieu à une relativisation des craintes et des peurs que suscitent les souterrains par tous les aspects jugés plus

« positifs », nourrissent une réflexion sur le statut à assigner à ces espaces pour qu'ils puissent rentrer dans l'expérience quotidienne d'un monde fait de qualités plus que de « satisfactions ». Nous faisons l'hypothèse que si l'espace souterrain est aujourd'hui largement ignoré dans l'aménagement urbain et que celui-ci consacre son invisibilité en se concentrant sur la surface visible, cela est dû en partie à la charge symbolique dont il hérite et qui en fait un espace inhabitable, impropre au séjour des êtres humains. Ces aspects sont toujours présents dans la manière dont nous imaginons l'espace souterrain aujourd'hui, malgré tous les procédés techniques (éclairage, issues de secours, conditionnement de l'air) développés pour le sécuriser. De ce fait, l'expérience des espaces souterrains urbains actuels est l'expérience d'espaces très technicisés et hygiéniques qui tentent de normaliser et de conjurer les peurs que les souterrains font naître, parfois par la simulation sensorielle de ce qui est dessus, ou par la création d'ambiances complètement artificielles, très maîtrisées, pour faire penser à un ailleurs, plus proche de la navette spatiale ou de l'espace purement commercial (de type supermarché ou hôtel) que de l'espace profond. Ce moyen de faire accepter le souterrain n'est sans doute pas adéquat, ni suffisant ou systématisable.

Il est clair qu'il s'agit de combattre une vision dévitalisante de l'expérience qui remplacerait les polarités contraires qui font la richesse et le sens de notre expérience par un hygiénisme qui, voulant rendre propre au séjour des hommes les espaces souterrains par tous les conditionnements sensoriels adaptés, les rend impropres aux rêveries, à l'imagination toujours agissante, et finalement à l'appropriation qui se renouvelle toujours. Il est possible de chercher à compenser les angoisses et de les canaliser. Notre grille d'analyse nous permet de tirer quelques enseignements sur des tactiques qui permettraient de les apprivoiser ; on ne peut exorciser vraiment l'angoisse mais on peut la canaliser dans des parcours qui donnent une direction et des affects positifs à l'épreuve, à travers une modélisation adaptée des trajectoires d'anabase et de catabase dans les souterrains. Il s'agit également de prendre en compte les ressources oniriques de l'ouïe pour aménager ces espaces et donner à s'y repérer même si la lumière vient à manquer.

Coloniser le sous-sol ne peut être la simple conséquence d'une fuite des espaces du dessus. Il importe de ne pas assimiler l'enfouissement à une manière d'échapper à ce qui se passe en surface. Pour que l'imaginaire se réinvestisse dans ces espaces ils doivent tendre à « faire monde ». En effet la Terre peut être vécue comme source de vie, le cocon maternel et le lieu d'ancrage, elle abrite les nappes phréatiques et l'eau vitale, ce dont nous prenons conscience avec la nécessité de la dépollution des sols contaminés par les activités humaines. La question majeure devient donc : à la faveur de l'aménagement souterrain, la ville peut-elle retrouver le sol que l'artificialisation progressive lui a fait perdre, ou le sous-sol ne deviendra-t-il qu'une nouvelle strate de la ville ? Une des voies possibles est donc de

donner à cette strate de la ville son sens pleinement terrestre en réactivant son sens de sous-sol dans son rapport à tous les éléments (air, eau, terre, feu ou lumière).

BIBLIOGRAPHIE

BACHELARD Gaston, 1961, *La poétique de la rêverie*, Paris, PUF.

BACHELARD Gaston, 2010 [1948], *La Terre et les rêveries du repos*, Paris, Corti.

BACHELARD Gaston, 2012 [1957], *La poétique de l'espace*, Paris, PUF « Quadrige ».

DANTE, 1965, *Œuvres complètes*, traduction André Pézard, Paris, Gallimard.

DURAND Gilbert, 1992, *Les structures anthropologiques de l'imaginaire*, Paris, Dunod.

HÉSIODE, 1951, *Théogonie*, traduction Paul Mazon, Paris, Belles Lettres.

HOMÈRE, 2002, *Iliade*, traduction Paul Mazon, Paris, Belles Lettres.

HOMÈRE, 2002, *L'Odyssée*, traduction Victor Bérard, Paris, Belles Lettres.

HUGO Victor, 1985 [1862], *Les misérables*, Paris, Robert Laffont.

VERNE Jules, 2005 [1864], *Voyage au centre de la terre*, Paris, Hachette.

VIRGILE, 2002, *Ennéade*, traduction Jacques Perret, Paris, Belles Lettres.

WUNENBURGER Jean-Jacques, 2012, *Gaston Bachelard, poétique des images*, Paris, Mimesis.

WUNENBURGER Jean-Jacques, 2014, « Imaginaire et représentation : de la sémiotique à la symbolique », *Revue IRIS*, Centre de recherche sur l'imaginaire, Grenoble 3, n° 35, p. 39-48.

WUNENBURGER Jean-Jacques, 2016, *L'imaginaire*, Paris, PUF, coll. « Que sais-je ? », 3e édition mise à jour.